

« Saudade » ou la jeune homosexuelle

Thérèse CHARRIER*

**« Comment se fait-il que je sois devenue ainsi ? »
se demande Sidonie Csillag à la fin de sa vie.**

Le contact d'une main, un mouvement du corps avaient pu l'exciter bien plus que les zones du corps sur lesquelles tout le monde orientait impérieusement le plaisir. Comme elle trouvait horrible l'endroit sombre et la « chose » menaçante entre les jambes des hommes ! combien angoissante, bien qu'un peu mieux quand même, la plage humide chez les femmes ! combien repoussante une langue dans sa bouche !

Quand enfin ça finissait par réussir, avec ses amours, c'était déjà terminé.

Comment se fait-il que je sois devenue ainsi ? C'est « à cause de ma mère... toutes les femmes étaient des ennemies pour elle... Et seule, cette beauté, celle de ma mère, la mienne et celle de beaucoup de femmes m'a émue et a déclenché en moi de très violents sentiments ; j'ai toujours été amoureuse de la beauté ; une belle femme est toujours une jouissance pour moi, il en sera ainsi jusqu'à la fin de ma vie¹ ».

Ainsi parle Sidonie Csillag vers l'âge de 90 ans ; née en 1900, elle meurt en 1999. Sidonie Csillag – un faux nom – n'est autre que la jeune homosexuelle de Freud. Deux journalistes lesbiennes l'ont rencontrée peu avant sa mort ; ont été intimes avec elle ; et ont écrit sa biographie, sa traversée du siècle².

La lecture de « Sidonie Csillag. Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle » est passionnante pour l'écart entre le récit biographique, l'observation de Freud, les commentaires de Lacan et pour toutes les questions qui surgissent. Elle oblige à retourner à Freud autrement.

* th.charrier@wanadoo.fr

1. I. Rieder, D. Voigt, S. Csillag, *Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, Éditions EPEL, 2003, p. 387.

2. Idem.

À cause de ma mère, dit Sidonie Csillag.

... si ça n'arrive pas à coller avec l'autre.

Lorsque Sidonie Csillag évoque ses rencontres avec Freud – cinq fois par semaine pendant quatre mois – ses biographes rapportent que la seule fois où elle se montre profondément touchée au point de pleurer, c'est quand elle parle de sa mère : « je trouve que ma mère est si belle et je fais tout pour elle, mais elle n'aime que mes frères... Quand elle est avec les garçons, sa fille n'existe plus. Elle leur passe presque tout, tandis qu'avec elle, elle est dure et même injuste. Sidonie lui apporte des cadeaux, la gâte avec des fleurs... rien n'y fait. Sa mère reste distante et froide... il ne lui est jamais arrivé de serrer dans ses bras sa fille qui en a tellement envie³.

Jusqu'au bout, Sidonie Csillag sera habitée par cette douleur d'avoir été mal aimée par sa mère, parce que fille.

Que représente donc la fille pour cette mère ? pour être mal aimée ainsi, mais aussi susciter tant de jalousie.

Lors de ses cures, la femme angoissée et misanthrope qu'est sa mère se transforme en véritable vamp. Elle flirte et fait la coquette au point que sa fille meurt de honte et de dégoût. Les messieurs lui tournent autour comme des papillons autour de la lumière. Ce que sa mère fait avec eux, Sidonie ne veut pas le savoir.

Un jour, à un monsieur qui trouvait Sidonie jolie et bien élevée et qui voulait complimenter la mère sur sa fille si réussie, la mère a répondu que ce n'était pas son enfant mais celle d'une connaissance. Elle l'a tout simplement reniée pour avoir l'air plus jeune, pour détourner l'intérêt de cet homme envers Sidonie. Sa douleur en fut si grande qu'elle a couru en pleurant... et qu'elle a passé les jours suivants toute seule dans la forêt pour ne pas voir cette horrible femme qui porte une véritable haine contre tout ce qui est féminin. Chaque femme lui est concurrente et une adversaire, même sa propre fille. Et quelle trahison à l'égard de son père !... Elle comprend de moins en moins pourquoi il supporte, soutient et même gâte sa femme avec un tel dévouement et une telle patience.

Jusqu'à sa mort, sa mère sera jalouse de ses prérogatives et toujours aussi férue de flirts. Elle n'hésitait pas à s'inventer des hommes quand ils faisaient défaut dans la réalité. Et défendait à sa fille de 64 ans de l'accompagner lors de ses promenades, ne souhaitant pas sa présence à ses rencontres amoureuses. « Cette folie rappelait à Sidonie sa blessure ancienne : on ne voulait pas d'elle. Être encore repoussée, de surcroît par une chimère, c'était toujours aussi cruel. »

3. *Ibid.*, p. 62.

Même la relation entre elle et son père, est étouffée par sa mère « ... lorsqu'elle pourrait lui dire enfin ce qui l'émeut, sa mère devient très désagréable, vraiment rebutante. Elle torture alors le père et la fille avec humeur ; elle devient impertinente et méchante. Au point que Sido a renoncé à s'approcher de son père pour éviter d'avoir des problèmes avec sa mère⁴. »

Et pourtant non seulement elle la couvre de cadeaux mais elle l'admire.

Sidonie est très intéressée par les réactions de sa mère imprévisible ; qu'elle se comporte en agneau ou qu'elle explose, quoi qu'elle fasse, son mari se tait et « sa femme porte à nouveau la culotte... et dire qu'il se laisse faire !... d'un certain point de vue, elle admire ce mélange d'adresse, d'assurance et de tyrannie, avec lequel sa mère se comporte à l'égard des hommes... elle obtient d'eux ce qu'elle veut. Mais en même temps, elle désapprouve sa mère, ça lui fait mal au cœur... De surcroît celle ci se comporte de la même façon vis-à-vis de ses frères⁵... »

Sidonie Csillag a eu affaire à une mère, occupant tout le champ de la féminité, attirant toute la libido vers elle. Elle a été instituée par sa mère à la fois du côté du « moins », le pénis imaginaire qu'elle n'a pas et que ses frères ont. Mais aussi du côté de ce « petit plus » qui la fait rivale de sa mère. Quel est donc ce « petit plus » que la mère jalouse ? est ce le phallus ou cet Autre féminin indicible, énigmatique ?

La mère jalouse est-elle une mère trop femme ? divisée dans son rapport au phallus et son rapport à ce qui est Autre, hors registre phallique et que représenterait sa fille ? ou une mère trop phallique, divisée dans son rapport au phallus entre l'avoir avec ses fils et l'être aux yeux des hommes ?

Comment devenir fille sans l'appui de la tendresse, du contact d'une mère ? sans l'appui d'un père sur qui elle ne peut compter parce que trop pris par sa femme ?

« La clef de l'affaire, c'est le père » dit Freud

Si elle est devenue homosexuelle, c'est qu'elle a été déçue par le père.

La préoccupation de Freud, comme celle du père, c'est l'homosexualité de la jeune fille. Ce n'est pas la sienne ; elle, elle est certaine de son homosexualité. Freud est dans une période où il s'interroge sur l'homosexualité de sa fille Anna, qu'il a en analyse depuis quelques temps : comme chez la jeune homosexuelle, l'amour ne fonctionne pas chez sa fille ; il n'y a pas d'hommes dans sa vie.

4. *Ibid.*, p. 64.

5. *Ibid.*, p. 61.

Pour Freud⁶, à la puberté, la jeune fille était bien orientée ; elle montrait une tendresse excessive pour un petit garçon de trois ans, satisfaisant ainsi un désir de maternité, un désir d'avoir un enfant du père. Sa libido avait pris comme position la maternité.

Puis, dans ce contexte œdipien où la fille attendait depuis toujours un enfant du père, celui-ci fait un enfant réel à sa femme.

Déçue, « elle se détourna de son père, et de l'homme en général. Après ce premier grand échec, elle rejeta sa féminité et rechercha pour sa libido un autre placement⁷ » ; elle conçut un amour passionné pour une dame, une coquette et repoussa loin d'elle le désir d'avoir un enfant du père.

Freud associe donc à la déception par le père toute une série de renoncements : père, maternité, féminité, beauté (elle devint insensible aux compliments sur sa propre beauté)

Ce qui arriva ensuite fut le cas extrême : « elle se changea en homme et prit la mère à la place du père comme objet d'amour...⁸ ».

Un motif pratique s'ajouta à ce changement : « En devenant homosexuelle, en cédant les hommes à sa mère, pour ainsi dire en se désistant, la jeune fille écartait donc un obstacle qui lui avait valu jusqu'alors la malveillance de sa mère... La position libidinale ainsi acquise fut consolidée lorsque la jeune femme remarqua combien la chose était désagréable à son père⁹. »

C'est seulement dans une note de bas de page (p. 257) que Freud laisse entendre que le désistement est une des causes de l'homosexualité.

Est-ce que Freud est partagé sur la cause de l'homosexualité chez cette jeune fille ? entre la déception par le père et le désistement pour la mère ? Il ne s'attarde pas sur le désistement. Le « à cause de ma mère » de Sidonie Csillag nous y invite pourtant.

L'inversion dans cette perspective serait un désistement. Les remarques de bas de page de Freud sont précieuses : le désistement consiste à céder l'objet – ici l'objet père et homme – au rival, en sa faveur, avec l'idée que l'objet lui appartient. C'est une

6. S. Freud (1920), *Névrose, psychose et perversion. Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*, Paris, PUF.

7. *Ibid.*, p. 256.

8. *Ibid.*, p. 256-257.

9. *Ibid.*, p. 258-259.

esquive pour éviter la concurrence. En se désistant, la jeune homosexuelle préserve les liens à la mère : elle évite la rivalité, et sa malveillance, mais aussi rend hommage à sa beauté ; le « en sa faveur » évoque la reconnaissance de la rivale. La mère en est d'ailleurs satisfaite ; les relations entre elles deux deviennent plus complices.

L'homosexualité se consolide, dans un deuxième temps, dans un défi au père. La fille se détourne du père mais se maintient à lui dans un lien de défi tranquille. Le père sait que ça s'adresse à lui ; il y répond par la colère et l'amertume. Le défi serait une modalité de vengeance vis à vis du père qui l'aurait trahi « tu m'as trompée ; il te faut maintenant endurer que je te trompe à mon tour¹⁰ »... Ce qu'elle défie, c'est le désir du père qui ne s'est pas manifesté à son égard. La manière dont elle aime est adressée au père. Lacan nommera acting out toute conduite démonstrative orientée vers l'Autre, démonstration voilée d'un désir inconnu à un Autre. L'acting out, ça montre autre chose que ça n'est ; mais « ce que ça est, personne ne le sait, mais que ce soit autre personne n'en doute¹¹ ».

La tentative de suicide, passage à l'acte pour Lacan, dévoile le désir en jeu dans l'acting out.

Elle est suscitée pour Freud¹² par le regard furieux du père (Freud reprend là les propos du père quand il lui fait appel) En tombant du parapet, « elle signifiait la victoire du désir d'avoir un enfant du père, car elle tombait maintenant par la faute du père... » – le verbe « niederkommen », littéralement « venir bas » signifie à la fois « tomber » et « accoucher », « mettre bas¹³ » Lacan dans le séminaire sur l'angoisse fait un pas de côté par rapport à Freud en introduisant le « laisser tomber » en jeu dans le passage à l'acte¹⁴.

10. *Ibid.*, p. 258.

11. J. Lacan (1962-1963), Le séminaire livre X, *L'angoisse*, Paris, Le Seuil, p. 145.

12. S. Freud, *op. cit.*, p. 260. La version de Freud est la suivante : « un jour, elle alla se promener avec elle (la dame aimée) dans un quartier et à une heure où une rencontre avec son père sortant du bureau n'était pas invraisemblable. Effectivement le père les croisa et jeta un regard furieux à sa fille et à sa compagne, qu'il connaissait déjà de vue (*c'est le père là que Freud fait parler*). Quelques instants plus tard elle se précipitait sur la voie du chemin de fer urbain. Le motif immédiat qu'elle invoqua pour ce coup de tête ne laissait pas d'être plausible. Elle avait avoué à la dame que le monsieur qui leur avait lancé un regard si mauvais était son père, qui ne voulait absolument rien savoir de leur relation. La dame s'était alors emportée, et lui avait ordonné de la quitter aussitôt, et de ne plus jamais lui adresser la parole, bref que cette histoire devait prendre fin. Au désespoir de perdre sa bien aimée pour toujours, elle voulut se donner la mort... »

13. S. Freud, *op. cit.*, p. 260-261.

14. J. Lacan, *L'Angoisse, op. cit.*, p. 136 : « Le laisser tomber, le niederkommen lassen » ; et p. 131 : « La confrontation de ce désir du père, sur lequel tout dans sa conduite est construit, avec cette loi qui se présente dans le regard du père, c'est ceci, par quoi elle se sent définitivement identifiée, et du même coup rejetée, déjetée hors de la scène. »

La jeune homosexuelle quant à elle ne dit rien de ce regard ; ce qu'elle évoque, elle, c'est le désespoir de perdre sa dame. Pour Freud, ce motif évoqué est superficiel ; le motif profond c'est le père. Le lien que Freud fait entre les deux motifs c'est que la dame avait parlé comme le père et avait proféré la même interdiction.

Le désister du père

Freud met donc l'accent sur la déception par le père avec pour conséquence une renonciation massive. Lacan dira que le rôle central c'est la puissance du père.

Certes ce père là, pris dans la jalousie de sa femme, y est pour quelque chose dans son désistement au profit de sa mère. En se surveillant vis à vis de sa fille, il ne lui a pas signifié qu'elle aussi était désirable¹⁵.

Comment un père qui se surveille peut-il autoriser sa fille à se laisser aller au fantasme d'une relation duelle incestueuse avec lui ? à ce deuxième temps refoulé du fantasme œdipien où érotisme et culpabilité sont mêlés – « je suis battue par le père » étant équivalent à « je suis baisée par le père¹⁶ » ?

La jeune homosexuelle a-t-elle finalement traversé l'œdipe ? C'est suspect et même inquiétant dit Lacan¹⁷ qu'elle s'attache à un jeune garçon de trois ans, à la puberté. On pourrait ajouter : suspect qu'elle attende encore quelque chose de lui, et qu'elle ne se tourne pas vers les garçons de son âge... N'est-elle pas restée plutôt dans une attente sans fin que quelque chose vienne du père ? Finalement a-t-elle rencontré le père ? Une rencontre érotique... son père l'a-t-il jamais regardée ? Il y a un regard du père sur la fille qui ne serait jamais advenu ; si bien que lorsque ce regard « furieux » arrive il est trop tard ; elle s'enfuit ; ça explose ; il y a un retour dans le réel du rapport au père qui la fait se jeter du parapet.

Sidonie Csillag raconte à sa dame l'interprétation de Freud, « j'aurais aimé avoir un enfant de mon père et comme c'est sa mère qui l'a eu, je la hais à cause de ça et mon père aussi ; c'est pour ça que je me détourne complètement des hommes¹⁸... » Elle est révoltée. L'interprétation ne provoque aucun retour du refoulé, aucun conflit... La motion incestueuse vis à vis du père serait rejetée plutôt que refoulée.

15. « Son comportement à l'égard de son unique fille était beaucoup trop déterminé par ses égards pour sa femme », dira Freud ; en parlant du père...

16. Commentaire de l'auteur (Thérèse Charrier).

17. J. Lacan (1956-1957), Séminaire livre IV, *La relation d'objet.*, Paris, Le Seuil, p. 128.

18. S. Csillag, *op. cit.*, p. 66.

Pour Lacan, la puissance réelle du père joue un rôle central. Puissance sexuelle ? Il fait un enfant à sa femme. Mais n'est-il pas plutôt impuissant ? Impuissant à sortir la fille de sa relation haineuse à la mère ? Lorsque à 24 ans, Csillag rompt avec sa dame, Léonie, elle le fait en lui écrivant ce seul mot « demande de cesser tout contact avec ma fille » Antal Csillag¹⁹. Elle convoque le père ; signe de l'appel au père mais un appel vain ; elle fait à sa place ce qu'il aurait dû faire... l'extraire de la rivalité avec la mère en l'aimant, en la séduisant. N'est pas là sa déception ? « Ce qu'elle n'accepte pas (l'homosexuelle), c'est que cet objet, l'objet incestueux, n'assume son sexe qu'au prix de la castration » dit Lacan²⁰.

Le père finalement, ne s'est-il pas désisté quant à sa fonction d'agent de la castration ? N'a-t-il pas renoncé à son désir pour la fille au profit de sa femme jalouse ?

Désister n'est pas renoncer

... en se désistant, la jeune homosexuelle aurait renoncé à tout... et recherché à investir sa libido ailleurs...

Sidonie Csillag donne sa version de la tentative de suicide²¹ ; moment important où se dévoile le désir en jeu : « elle a toujours évité de rencontrer son père quand elle est avec sa dame ; un jour cela arrive ; ça la foudroie ; elle l'aperçoit de l'autre côté de la rue ; son père l'a certainement vue et va traverser pour lui demander des comptes ; désespérée, elle regarde Léonie (sa dame) puis à nouveau son père qui serre la main de son collègue et prend congé. Il lui faut agir... Léonie remarque son agitation ; Sidonie lui murmure – mon père, là bas... – puis elle disparaît ; elle court dans la direction inverse et remarque avec étonnement que son père ne lui prête aucune attention ; au contraire ; il monte dans le tramway. Sidonie respire ; se sent honteuse ; elle a trahi Léonie ; elle lui doit des explications ; elle rebrousse chemin... Léonie est furieuse.

« Alors ma petite héroïne, tu as eu une grosse frayeur ? »

« Tu sais, mon père, il... »

« ... Ne veut pas que tu en fréquentes une comme moi ! »... ; tu feras mieux de m'épargner à l'avenir les témoignages sans conviction de ton amour »

19. *Ibid.*, p. 131.

20. J. Lacan, « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1960, p. 735.

21. S. Csillag, *op. cit.*, p. 25-27.

Sidonie est foudroyée...

« Léonie, je t'en prie... Je voudrais que tout le monde sache, mais... »

« C'est précisément à cause de ce "mais" qu'il vaut mieux que l'on ne nous voie plus ensemble... »

Sidonie est assommée... S'impose à Sidonie alors l'idée de se jeter du pont... c'est la solution ; à quoi bon subir la colère de son père si celle qui en est la cause ne veut plus la voir...

La tentative de suicide fait suite à une scène où se précipite ce à quoi elle a toujours eu à faire, un regard non soutenu du père – il fait semblant de ne pas l'avoir vue – et le rejet de sa dame. Ce qui provoque la TS, c'est ce « mais » : « je voudrais que tout le monde sache, mais... » dans ce « mais » elle est dévoilée face à l'autre femme comme incapable de soutenir son défi au père... elle s'est trahie elle-même aux yeux de Léonie.

Elle a fait deux autres tentatives de suicide ; elles éclairent la première. La deuxième²² a lieu à un moment où elle est épuisée par des longs mois passés à vouloir sauver Léonie d'une accusation d'empoisonnement, et ce malgré les supplications du père ; elle se questionne alors sur sa liaison avec la baronne et commence à la remettre en cause; elle est obligée d'admettre qu'elle voulait Léonie pour elle toute seule ; elle voulait que Léonie l'aime..... elle s'est trompée en se considérant comme un être meilleur... ne pensant qu'au bien être de sa bien aimée... Quand sa dame part pour Berlin, elle décide de s'empoisonner dans la nuit.

La troisième tentative²³ : elle s'apprête à épouser un homme ; pas celui dont elle est amoureuse ; à ce moment, Léonie, revient ; ça réveille la douleur de ne pas avoir été désirée en tant que fille ; elle ne peut se marier, elle ne peut épouser un homme qu'elle n'aime pas et renoncer pour toujours à celle qu'elle aime ; elle ne peut dire la vérité à ses parents ; elle décide de se tuer la nuit ; elle se tire une balle dans le cœur.

Dans chacune de ces tentatives de suicide, il y a la trahison et le défi au père : elle est prête à renoncer à la pureté de son amour qui d'inconditionnel deviendrait conditionné par un « mais » ; le « mais » du père...

Les tentatives de suicide dévoilent ce qui est en jeu sur la scène de l'acting out où elle se montre aux yeux de tous avec la dame : elle aurait un désir de défi vis

22. *Ibid.*, p. 129.

23. *Ibid.*, p. 155.

à vis du père, défi relevé, dit Lacan²⁴ ; de donner une leçon au père, de lui montrer comment on doit aimer..

Alors plutôt se tuer que se trahir aux yeux du père et de tous – par extension.

De plus, se tuer, c'est comme un dernier défi, d'où elle sort gagnante. Après son premier suicide, Léonie, renoue avec elle et ses parents deviennent attentionnés et affectueux comme rarement auparavant. Le suicide prendra valeur d'une « tactique éprouvée, qu'elle utilisera chaque fois qu'elle cherchera à faire prévaloir sa volonté face à l'autorité pesante de son père²⁵ ». dit-elle. Risquer la mort plutôt que se plier à la volonté du père, au « mais » du père.

Son désistement s'est payé de nombreux renoncements; mais il y a un point sur lequel elle ne renonce pas, c'est son défi au père et la leçon d'amour qu'elle lui donne : aimer au-delà de l'objet, ce petit « plus » indicible.

Le défi à Freud

« Rien qui ressemble à un transfert sur le médecin ne s'était produit, écrit Freud... il est difficile de faire précisément comprendre aux analysés cette symptomatologie muette et de rendre consciente sans mettre en danger la cure une telle hostilité latente... Je mis un terme à l'analyse, aussitôt que je pris connaissance de sa position vis à vis de son père et donnait le conseil de faire poursuivre la tentative d'analyse, si on lui accordait de la valeur, auprès d'une femme médecin²⁶. »

Il n'y pas eu analyse avec Freud ; « rien qui ressemble à un transfert », et symptomatologie muette consonne avec « le transfert sans analyse, c'est l'acting out ».

Freud a eu affaire à l'acting out de la jeune fille. Plutôt que son refus de l'homme, c'est son défi au père qu'elle aurait transféré sur Freud. Elle l'a trompé au-delà de ce qu'il a perçu. Sidonie Csillag raconte comment elle lui sert ses rencontres avec Léonie sous forme de rêves, alors que Freud croit comme son père qu'elle a cessé de voir sa dame.

La rencontre avec Freud n'a pas eu lieu ; il a abandonné la partie ; elle en fut soulagée. À plus de 90 ans, Sidonie Csillag dit n'avoir jamais oublié la dernière phrase de Freud lui faisant ses adieux « Vous avez des yeux si rusés... Je n'aimerais pas vous rencontrer dans la vie en tant que votre ennemi !²⁷ »

24. J. Lacan, *Propos directifs...*, *op. cit.*, p. 735.

25. S. Csillag, *op. cit.*, p. 30.

26. S. Freud, *op. cit.*, p. 262-263.

27. S. Csillag, *op. cit.*, p. 77.

Le récit de Sidonie Csillag aux deux biographes, n'est-il pas à lire comme une adresse encore à Freud via ses lecteurs ? sa version détaillée de la TS, clef de voûte de la démonstration de Freud, diffère de celle de Freud ; de manière voilée, elle défierait le maître et en tant que lecteur, on est pris dans ce combat... Elle a certainement lu Freud sur son cas... et la lecture de sa biographie laisse à penser que ce passage chez Freud lui a donné des clefs pour comprendre son histoire. Mais jusqu'au-delà de sa mort elle défie Freud... En 1960, Kurt Eissler, conservateur des archives Freud aux États-Unis a retrouvé Sidonie Csillag. Elle entame une longue correspondance avec lui, pendant de nombreuses années... à condition qu'elle ne soit publiée qu'en 2049... où elle se dévoilera avec son vrai nom...

Renoncer n'est pas désister

« ... elle se détourna du père et de l'homme en général. Après ce premier grand échec, elle rejeta sa féminité et rechercha pour sa libido un autre placement. Pour Freud à cette époque la féminité passe par le père et trouve son issue dans la maternité : renoncer au père, c'est renoncer à la féminité, à son rôle féminin.

Puis, elle se changea en homme et prit la mère à la place du père comme objet d'amour... en devenant homosexuelle, en cédant les hommes à la mère, pour ainsi dire en se désistant... » dit Freud.

L'homosexualité reviendrait pour la jeune fille à changer de sexe – se changer en homme – et changer d'objet d'amour – aimer des femmes substituts maternels – L'inversion aurait lieu et au niveau du sujet et au niveau du choix d'objet.

Et cela, pour éviter la rivalité avec la mère.

Freud dans ce même texte alerte sur la nécessité de dissocier²⁸ :

- et le choix d'objet : homosexuel ou hétérosexuel ;
- et la position sexuelle : masculine/féminine (à entendre comme active/passive) qui se réfère à la position libidinale, au mode d'abord de l'objet ;
- et le caractère sexuel psychique : qui concerne les identifications du moi.

La jeune homosexuelle freudienne serait donc homme ; aimant dans une position masculine virile, sur le mode de l'amour courtois ; et orientée vers les femmes.

S'est-elle transformée en homme, en s'identifiant au père, comme le dit Lacan dans la relation d'objet ? Lacan, dans ce même séminaire souligne la complexité de

28. S. Freud, *op. cit.*, p. 268.

l'identification²⁹. Avec l'identification, pour se séparer, rompre, on prend l'objet, on l'incorpore, mais le garde-t-on ? ou le laisse-t-on ? Dans « Propos directifs... » il commente un travail de Jones sur la sexualité féminine : « Il (Jones) fait bifurquer le désir du sujet dans le choix qui s'imposerait à lui entre son objet incestueux, ici le père, et son propre sexe. L'éclaircissement qui en résulte serait plus grand à ne pas tourner court sur l'appui trop commode de l'identification ». Lacan poursuit : « Ce n'est pas proprement l'objet incestueux que celle-ci (l'homosexuelle) choisit au prix de son sexe ; ce qu'elle n'accepte pas, c'est que cet objet n'assume son sexe qu'au prix de la castration. Ce n'est pas dire qu'elle renonce au sien pour autant : bien au contraire dans toutes les formes, même inconscientes, de l'homosexualité féminine, c'est sur la féminité que porte l'intérêt suprême »³⁰.

Sidonie Csillag, présentée comme une des plus belles femmes de Vienne, d'une élégance inaccessible, maintes fois « gouvernante » d'enfants dans sa vie de vagabonde (entre Vienne, Cuba ; l'Espagne ; Paris ; le Brésil ; la Thaïlande... ?), dit « les enfants Csillag ont reçu une qualité de leur mère : l'aspect physique, mais c'est tout. Toutes les qualités humaines viennent du père, qui lui est tout, sauf beau, plutôt petit et gras-souillet³¹ ».

Quant à l'amour courtois, les amours de Sidonie Csillag sont suggestives.

À 70 ans, elle est amoureuse de Monique 50 ans, son dernier grand amour qui a duré une dizaine d'années. Un amour à sens unique, essentiellement épistolaire, fait de quelques rencontres seulement ; mais ériger un piédestal pour y installer un personnage qu'elle peut adorer, la fait vivre³²... « Voir sa silhouette élancée et élégante, sentir son parfum, entendre sa voix³³. » C'est son seul désir.

Un jour elle lui écrit : « J'aimerais être à la place de Fifi (Fifi, c'est le chien de Monique) être assise à vos côtés, mettre ma tête sur vos genoux. Si j'étais Fifi, vous caresseriez de votre main gracieuse. Mais malheureusement je ne suis pas Fifi !³⁴ »

Plus que l'amour courtois, son modèle serait-il celui de l'amour chien³⁵ ? Un amour sans exigences, qui ne demande rien « vous caresseriez », fait de gestes simples : poser sa tête, caresser – être caressé...

29. J. Lacan, *La relation d'objet*, op. cit., p. 172-173.

30. J. Lacan, *Propos directifs*, op. cit., p. 735.

31. S. Csillag, op. cit., p. 64.

32. *Ibid.*, p. 345.

33. *Ibid.*, p. 374.

34. *Ibid.*, p. 372.

35. En préparant cet article, je suis tombée sur une bibliographie de l'EPFL et ai eu l'heureuse surprise de voir que Jean Allouch a écrit « les amours chiennes » en référence à Sidonie Csillag.

Vjera (son deuxième grand amour), devant Sidonie qui accorde une attention exagérée à son chien Petzi, « lui somme un jour, de choisir entre le chien ou elle. Sans même réfléchir, Sido quitte la pièce en compagnie de Petzi ³⁶ ». La rupture est définitive. Entre l'amour de Vjera, le seul véritable, et celui de l'amour de son chien, elle choisit le second.

Lorsque Petzi, compagnon de quinze ans, qui ne lui a jamais fait de mal, meurt, jamais elle n'a eu à « endurer une telle douleur ³⁷ ».

Aimer, être aimé comme un chien, dans une jouissance de pur contentement dont elle fait part dans cette scène : endormie, dans le train, « elle sent soudain une main sur son genou... cela s'impose brusquement à elle : un pur plaisir... elle tient les yeux fermés... elle ne veut pas voir à qui appartient cette main, ni ne désire qu'elle fasse d'autres mouvements, elle souhaite seulement que ce sentiment de bonheur ne prenne jamais fin ³⁸... » Plus tard elle essaie de dire à une amante combien cette expérience inédite était bien plus érotique que tous les contacts sexuels prémédités auxquels elle est insensible... l'amante n'en veut rien savoir. Sidonie Csillag prend la mesure qu'il y a des expériences que personne ne peut comprendre, celles qui ne mettent en jeu aucun orifice érogène, aucun bord, et excèdent toute localisation.

Elle a renoncé aux hommes, mais n'a pas désisté sur son sexe de femme.

Elle a désisté vis-à-vis de sa mère pour s'extraire de la rivalité autour du phallus; mais pas sur ce petit quelque chose en « plus » auquel la jalousie de la mère l'a introduite et qui la fait femme ; et elle aime les femmes d'un amour inconditionnel pour ce petit « plus », pour leur jouissance féminine.

Sidonie Csillag serait-elle femme plus que femme ? « Une femme libre qui ne se laisse dicter par personne et qui décide elle-même de ce qu'elle fait et quand ³⁹ », dit-elle.

La beauté, c'est son critère, c'est son aphrodisiaque...

Ses mémoires, si elle les avait écrits, auraient comporté trois parties, dit-elle : « mon premier grand amour, mon deuxième grand amour, et mon dernier grand amour ». Mais pourquoi des « femmes toujours liées à des hommes ⁴⁰ » se demande-t-elle ?

36. S. Csillag, *op. cit.*, p. 334.

37. *Ibid.*, p. 342.

38. *Ibid.*, p. 296.

39. *Ibid.*, p. 243.

40. *Ibid.*, p. 307.

Les rencontres avec ses trois grands amours sont à chaque fois foudroyantes, sur le modèle de la première avec Léonie ; quand elle l'a vu pour la première fois, « elle en était tombée immédiatement amoureuse ; à la vue de la baronne, elle s'était enflammée ; ce n'était pas le feu sexuel mais celui de l'adoration et de l'admiration⁴¹ ».

... « La beauté est son critère, c'est son aphrodisiaque ; le désir est le moteur qui l'anime. L'accomplissement, la réalité ne sont que déception et accablement » mais « Quand les choses commencent à coller, c'est fini⁴² ». Là est sa plainte. Que ce soit avec les hommes ou les femmes qu'elle a aimés dans sa vie.

Pour remplir sa vie, céder aux insistances de son père et satisfaire les conventions sociales elle a eu des relations avec quelques hommes. À 24 ans, son premier baiser lui laissera un souvenir indélébile de dégoût. À 28 ans elle a sa première relation sexuelle avec Eduard, elle se marie 2 ans plus tard avec lui ; mais n'est plus amoureuse depuis ce rapport sexuel ; « une opération sans narcose n'aurait pas été pire⁴³ », dit-elle. À 98 ans elle clôt définitivement le chapitre des hommes. Tentée de rejoindre un homme qui lui avait plu, elle y renonce devant la photo qu'il lui envoie. Il avait l'air d'un athlète, alors que les hommes graciles et efféminés l'enchantent.

Avec les femmes, elle est divisée entre l'amour et le sexe, entre une jouissance sexuelle phallique et une jouissance féminine : Léonie, elle l'a aimée sans commerce sexuel. Avec Vjera, elle sort d'années de fantasmes et de rêves et ne comprend pas ce qui lui arrive « des torrents de désir la privent de sommeil... elle voit une femme qui se donne, qui la veut, qui met son être le plus intime entre ses mains...mais comment pourra-t-elle la retenir ? comment supporter qu'un tel miracle se réalise ?... ce qui la torture le plus, c'est cet insidieux petit étranglement qui tôt ou tard n'a jamais manqué de monter en elle, sa répulsion devant la sexualité... Seul l'intensité de ses sentiments a pu surmonter le recul devant les râles de son amante, devant sa moiteur et son abandon⁴⁴. »

Monique, elle l'a aimée avec les mots.

(Dora !!! 70 ans, est sa dernière relation amoureuse. Sidonie Csillag en a 96 ; elle rompt avec Dora quand celle ci a refusé le don qu'elle lui avait fait ; des « orchidées », symbole de son admiration et de sa vénération ; leur préférant les tulipes !)

41. *Ibid.*, p. 13.

42. *Ibid.*, p. 179.

43. *Ibid.*, p. 178.

44. *Ibid.*, p. 327.

La beauté, l'amour viennent comme un voile sur l'horreur du sexe. Pourquoi une telle aversion pour le sexe ? d'où s'origine-t-elle ? est-ce le « à cause de sa mère » qu'elle voulait sauver à travers la dame ? dont elle ne voulait rien savoir de sa sexualité qui la dégoûtait ?

Sa répulsion sexuelle, son refus du sexe, n'est ce pas là son symptôme qui la divise ? Sidonie Csillag a traversé le siècle avec sa leçon d'amour, sans vouloir savoir ce qu'il en est de son symptôme, avec ce « sentiment difficilement définissable de nostalgie et de désir qui l'a toujours accompagnée⁴⁵ » et sur lequel un jour, elle met le mot « saudade⁴⁶ ».

45. *Ibid.*, p. 371.

46. Selon la philologue portugaise Carolina Michaëlis de Vasconcelos, deux sens sont, à l'origine, fondus dans ce mot idiomatique : « solitude » et « salut de l'âme ». Saudade ou « douloureux plaisir » ; ou mélancolie qui est une joie car elle laisse espérer le paradis perdu. L'attente fait vivre Sidonie Csillag. Sa seconde nature dit-elle : « entre joie et douleur ».